

3.4.6 "Les armoires vides"

Annie Ernaux, Gallimard 1974, p.61-62, 96-99, 160-161

1. Comment caractérisez-vous les habitus des personnages mis en scène dans l'extrait ?
2. Comment la lutte des classements s'exprime-t-elle dans ces extraits ? Comment la narratrice se situe-t-elle dans cette lutte des classements ?
3. Quel moyen de transmission fondamental des modes de classements dominants apparaît dans ces extraits ?

Je me sentais lourde, poisseuse, face à leur aisance, à leur facilité, les filles de l'école libre. J'enlevais le gros gilet de laine que ma mère m'avait fait enfiler en plein mois d'avril. Je croyais sortir de ma lourdeur, de ma grossièreté, je n'étais pas Jeanne pour autant. Il me manquait tout le reste, flottant autour d'elle, la grâce, le truc invisible, inné, le magasin rutilant de lunettes d'écaille, de montures roses, le salon, la bonne. Mais je ne faisais pas le rapport. Je croyais que sa légèreté, ses moqueries alertes étaient de purs dons, rien à voir avec le magasin, le hall d'entrée aux plantes vertes. C'est ça qui est terrible, je croyais que c'était définitif. Denise Lesur, je n'étais rien à côté, moi, la petite reine de l'épicerie-café, ici c'était zéro.

61

A partir de douze ans, j'ai fait mon petit barème, un système à mesurer. Les personnes bien ont une voiture, des porte-documents, un imper, les mains propres. Ils ont la parole facile, n'importe où, n'importe comment. Au guichet de la poste, haut : « C'est incroyable ! Nous faire attendre ainsi ! » Mon père, lui, ne proteste jamais. On peut le faire attendre des heures. La réplique, continuellement, les gens bien. On ne les voit jamais au café de mon père. Les femmes bien, je les regarde encore plus, elles sont toutes particulières, la coupe de cheveux, le tailleur, des bijoux, discrètes, pas un mot plus haut que l'autre. Elles ne bavachent pas dans la rue, elles font leurs courses dans le centre, avec de grands paniers au bout du bras. La légèreté, voilà, et impeccables, propres. Les autres, ils ressemblent tous aux clients : des ouvriers en bleus, le béret ou la casquette, le biclou. Des vieux sans couleur, tous les machins délavés, informes. Même sur leur trente et un, les jours de communion, on les repère quand même, les ongles noirs, pas de manchettes à la chemise, surtout la manière de marcher, les bras ballants, mous, incertains. Ils ne savent pas causer correctement. Ils gueulent. Les femmes qui viennent aux commissions, avec leurs chaussons, leur cabas de toile cirée, se ressemblent toutes, trop grosses ou trop maigres, toujours déformées, la poitrine fondue, absente ou lourdement coulée à la ceinture, les fesses encerclées par la gaine, les bras mal tournés, brillantine Roja-Flore sur une permanente qui finit toujours en mèches pen-

douillantes. Je n'ai jamais pensé que les différences puissent venir de l'argent, je croyais que c'était inné, la propreté ou la crasse, le goût des belles affaires ou le laisser-aller. Les soblographies, les boîtes de corned-beef, le papier journal accroché au clou près de la tinette, je croyais qu'ils avaient choisi, qu'ils étaient heureux. Il faut des tas de réflexions, des lectures, des cours, pour ne pas penser comme ça, surtout quand on est gamine, que tout est installé.

Mes parents, je ne voulais pas les placer quelque part. Prête à le jurer. Ma mère, elle se fardait, parlait fort dans la boutique, elle donnait des conseils, on vient la chercher quand un vieux clamse, elle remplit des mandats pour les paumés, qui savent pas remplir. Pas une minable au premier abord. Elle mâche pas ses mots, en apparence : « Les gens de la haute, parlons-en ! Ça cache la pouque quand elle sent le hareng ! » Elle crache sur les femmes qui se croient, avec leur bouche en cul de poule. « Elles ramasseraient pas leur père dans la rue ! » Mon père aussi se détachait des clients, il ne buvait pas, il ne partait pas le matin la musette au dos, on l'appelait patron et il réclamait les dettes avec autorité. « On n'est pas des ouvriers, nous, on a réussi, on s'est acheté un débit, rien on avait, on est partis de rien ! » Je les croyais à part. C'est venu, la découverte. Ils bafouillent tous les deux, devant les types importants, le notaire, l'oculiste, lamentable. Si on leur parle de haut, c'est la fin, ils ne disent plus rien. Ils ne connaissent pas les usages, les politesses, ils ne

savent pas quand il faut s'asseoir. Quand je rencontre des professeurs avec eux, ils ne savent pas ce qu'il faut leur dire. Mon père se couche avec sa chemise de la journée, il se rase trois fois par semaine seulement, ses ongles sont toujours noirs. Ma mère laisse de la poudre plein son col, se tortille en descendant sa gaine, s'essuie l'entre-jambes derrière la porte du placard... Avec le docteur, le curé qui cherche un malade dans le quartier, l'extrême-onction, ou le contrôleur de la Sécurité sociale, qui vérifie les longues maladies, elle se fait toute gentille, la voix traînante, elle donnerait sa chemise. Elle chuchote : « Des malheureux, si vous saviez, des manants, mais honnêtes, quelques petits comptes en rade, mais c'est rare... » Elle indique tout, elle se trémousse. Trop aimable aussi avec les clientes rupines qui viennent quand il leur manque du sucre : « Et avec ça, madame ? » Aplatie, guettant les mots que la mère laisse tomber. « Des raisons de Malaga, si vous avez. » L'œil vague de ces bonnes femmes, pas habituées au foutoir de la boutique, méfiantes, et ma mère qui court dans tous les sens, qui retourne l'épicerie pour trois raisins. Triste : « J'en ai plus... » Y a jamais rien chez nous de ce que veulent les gens chics. C'est pas une épicerie fine, juste une boutiquette de quartier.

L'évidence, plus moyen de me dorer la pilule. Ils étaient supérieurs à leur clientèle, mes parents. « Ils ont besoin de nous, qui c'est qui leur ferait crédit, à ces manants ? » Mais ils étaient malgré tout des petits débitants, des

cafetiers de quartier, des gagne-petit, des minables. Je ne veux pas le voir, je ne veux pas le penser. Ça suffit d'être une vicieuse, une cachotière, une fille poisseuse et lourde vis-à-vis des copines de classe, légères, libres, pures de leur existence... Fallait encore que je me mette à mépriser mes parents.

Demain, après-demain, cela fera un jour et deux, et un mois que j'aurai eu le bac et puis ce sera comme si je n'avais rien eu. Tout sera à refaire. Je n'arriverai jamais à entasser assez de diplômes pour cacher la merde au chat, ma famille, les rires idiots des poivrots, la connasse que j'ai été, bourrée de gestes et de paroles vulgaires. Je n'arriverai jamais à écraser à coups de culture, d'examens, la fille Lesur d'il y a cinq ans, d'il y a six mois. Je me cracherai toujours dessus !

161